

# Le Tibet sans manichéisme

PLUS de cent Tibétains, la plupart moines ou nonnes, se sont immolés par la feu depuis 2009. Pékin y voit une sombre manœuvre de la « clique du dalaï-lama », M. Tenzin Gyatso. Lequel assure pourtant qu'il « refuse d'encourager (1) » ces gestes « de profond désespoir ». Il est vrai que le « gouvernement en exil » de Dharamsala est divisé.

Toutefois, plus que l'exigence d'autonomie, voire d'indépendance, du Tibet, ces actes extrêmes reflètent les difficultés et les pressions quotidiennes vécues par les Tibétains en général, et par les bouddhistes pratiquants en particulier. Leur culture est écrasée sous le double joug d'une croissance effrénée (12 % par an) à laquelle tout est sacrifié et des discriminations imposées par Pékin.

En guise de résistance, le cinéaste et romancier Pema Tsenden a choisi de faire connaître l'identité tibétaine, loin des oripeaux folkloriques dont les dirigeants chinois autant que les Occidentaux l'ont affublée. Maniant la plume avec autant de bonheur que la caméra (*Old Dog*, 2011), il livre sept nouvelles écrites entre 1994 et 2011, bijoux d'humour et de poésie (2), qui déconstruisent les dogmes chinois (formidable berger récitant d'une seule traite « Servir le peuple » de Mao Zedong devant des bureaucrates médusés), mais aussi les croyances tibétaines (irrésistibles découvertes autour de la réincarnation d'un ami d'enfance) ou les mythes occidentaux (ineffable bobo américain dans la steppe). Une culture tibétaine en pleine mutation.

Pour mieux en comprendre les racines, rien n'est plus recommandé que de se plonger dans les Mémoires de Tashi Tsering (3), dont le parcours offre un raccourci vivant de l'histoire du pays. Né en 1926 dans une famille de paysans, il est choisi tout jeune berger par le dalaï-lama pour faire partie de sa troupe de danseurs à Lhassa – une perte pour ses parents, une chance pour lui. C'était un temps où « la maîtrise de la lecture et de l'écriture était réservée aux riches, aux fonctionnaires du gouvernement, et bien sûr aux moines », dans une société théocratique, hiérarchisée et fermée. A Lhassa, le jeune Tashi va découvrir les livres, l'amour, mais aussi les violences sexuelles de moines et de fonctionnaires, les rapports de classe. Du coup, il ne voit pas d'un mauvais œil l'arrivée des communistes, qui prônent l'éducation pour tous et la modernité.

Il fuit en Inde pour y étudier, dès 1957, et va s'occuper des réfugiés arrivés en masse dans le sillage de M. Gyatso,

après la répression de Pékin en 1959. Mais, jusque dans l'exil, les discriminations sociales se reproduisent : même instruit, même utile, Tashi Tsering sera toujours un fils de paysans, bloqué par un « mur de classe ou de caste ». Il y forgera la conviction que le Tibet doit « changer son système social, que l'Eglise et l'Etat doivent être séparés et que les Tibétains doivent avoir une éducation moderne ». Ce n'est toujours pas au programme du « gouvernement en exil »...

Parti aux Etats-Unis, Tsering choisit de revenir en Chine, persuadé qu'il pourra servir les siens. Mais les autorités chinoises l'envoient se « rééduquer » à Xianyang (Shaanxi). Pointe la Révolution culturelle, dont il sera un fervent défenseur, car elle lui paraît alors apte à détruire les vieilles structures. Il ne sera pas le seul. Au Tibet même, la répression et la destruction de temples furent menées conjointement par des Hans et des Tibétains : à ce propos, les témoignages d'acteurs de l'époque recueillis par la poétesse tibétaine Tsering Woesser dans *Mémoire interdite* (4) sont bouleversants, loin de tout manichéisme. Le livre n'en est pas moins interdit à Pékin.

Quant à Tashi Tsering, emprisonné dans des conditions épouvantables avant d'être réhabilité après la mort de Mao, il ne pourra rejoindre le Tibet que vingt ans après son retour d'Amérique. Il lui faudra encore des années de lutte contre les bureaucrates chinois, mais aussi contre les Tibétains traditionalistes, pour obtenir la création d'écoles primaires dans les plus petits villages.

L'opposition à l'uniformisation et à la répression au Tibet ne se réduit pas à celle des religieux et du dalaï-lama. Ce récit en est la preuve.

MARTINE BULARD.

(1) Cité par Katia Buffetrille, « Self-immolation in Tibet : Some reflections on an unfolding history », *Revue d'études tibétaines*, n° 25, Paris, décembre 2012.

(2) Pema Tsenden, *Neige*, traduit par Françoise Robin et Brigitte Duzan, Philippe Picquier, Arles, 2013, 170 pages, 17,50 euros.

(3) Tashi Tsering, avec Melvyn C. Goldstein et William R. Siebensschuh, *Mon combat pour un Tibet moderne*, traduit par André Lacroix, Golias, Villeurbanne, 2010, 260 pages, 17 euros.

(4) Tsering Woesser, *Mémoire interdite*, traduit par Li Zhang-Bourrit et Bernard Bourrit, Bleu de Chine - Gallimard, Paris, 2010, 560 pages, 26 euros.